

qui sait en faire usage, et le catholicisme est bien loin de la rejeter. C'est l'arme qu'il prend à l'ennemi, et avec laquelle il lutte contre lui.

L'enseignement théologique devrait donc embrasser le côté profane de la science, aussi bien que le côté sacré. La théologie, c'est l'étude de Dieu et de la loi, car on y va par toutes les routes. L'Écriture d'abord et cette imposante assemblée d'écrivains, qu'on nomme Pères de l'Eglise; les actes des conciles et les formes variables du droit chrétien, voilà ce qui forme, avec l'histoire de l'Eglise, la base réelle de la théologie. Mais comment procède-t-on aujourd'hui? Il existe en sept ou huit volumes d'un mauvais latin, quelques Cours de théologie, parmi lesquels on se décide, ici ou là, pour Bailly ou pour Bouvier, ou pour tout autre. La différence n'est pas grande. Or, dans ces livres, les questions sont rangées et discutées d'une façon tant soit peu mesquine et étrange. Les divers chapitres sont précédés d'un aperçu historique; viennent ensuite les preuves de raison, les témoignages de l'Écriture et des Pères, les décisions des Conciles et celles des hommes de l'école. Mais tout cela est décharné, par la manière dont on l'enseigne, et la plus haute, la plus belle science en est encore à se débattre dans les langes de la scholastique. On s'arrache des lambeaux des Pères, sans savoir toujours de quel poids ils peuvent être, car il faudrait tout d'abord tenir compte des temps et des lieux où vécut ces saints docteurs, puis faire la part aussi de leur caractère et de leur style. C'est de quoi s'occupent médiocrement les maigres théologies que l'on suit sur les bancs.

Encore, comment faut-il les suivre? On vous fait apprendre et réciter par cœur ce latin-là, tout ainsi qu'à de tremblants écoliers, qui appréhenderaient le *pensum*.